

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : Le Salon (4^e article)... Léon Mayet
Les Récompenses du Salon..... X.
Nos Vitrines..... L. M.
Echos artistiques... L. M.
Nos Théâtres... X.
Fin de siècle (sonnet)... François Collet
Lettre Parisienne : Le Pas de géant
de la science..... Arsène Alexandre
Bon voyage !..... René Beauverie
Savante..... Andréa Lex
Libre Chronique..... Franc-Sillon
Cirque Rancy..... X.
Bibliographie.
Eldorado. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. —
Guignol du Gymnase.
Revue financière.

CAUSERIE

LE SALON (4^e Article)

MM. Joseph TRÉVOUX — Ernest ROMAN — Louis CARRAND — L. De CERTINES — Emile AMSTEIN — H. ETCHÉVERRY — Charles JUNG — Christophe BLANC.
M^{me} BARBAUD-KOCH.

Les deux paysages de M. Joseph Trévoux : *Montbrison, chemin s'élevant au-dessus de la plaine* (n° 655) et *Forêt* (n° 656) sont peints en pleine pâte.

Tous deux accusent cette vigueur de touche peu commune à laquelle l'artiste nous a — de longue date — habitués. Dans le premier de ces tableaux les murs de la maison qui bordent le chemin ont un relief étonnant, l'éloignement de la plaine est bien exprimé ; dans le second, l'air circule aisément sous les hautes fu-

taies et les effets de lumière sont habilement ménagés.

C'est aussi de la vigueur qu'il faut reconnaître à M. Ernest Roman. Les deux grandes toiles *Septembre* (n° 581) et *Octobre* (n° 582) évoquent avec puissance les splendeurs automnales.

On a pu — en différentes circonstances — blâmer les procédés employés par M. Roman, procédés de la première heure, singulièrement atténués aujourd'hui, il faut arriver quand même à cette conclusion flatteuse pour son talent, que ses tableaux laissent toujours une impression attachante et agréable.

Un critique — dont le nom m'échappe — a comparé les impressionnistes à des gens qui écriraient mal pour dissimuler leurs fautes d'orthographe.

Il est certain que les impressionnistes comptent beaucoup sur leurs barbouillages pour dissimuler leurs fautes de dessin. Pêché caché est à moitié pardonné !

M. Louis Carrand surenchérit encore : il trouve beaucoup plus simple de supprimer complètement le dessin « et allez donc, c'est pas mon père ! » comme on dit dans la *Dame de chez Maxim*.

De même que le vaudeville de Georges Feydeau, la *Matinée d'automne à Charbonnières* (n° 159) nous promène dans le domaine de l'insenséisme à outrance.

Ne cherchez pas à comprendre, vous y perdriez votre temps et vos yeux.

Pour moi qui — depuis de longues années — passe la belle saison à Charbonnières, je me déclare absolument incapable de trouver le coin où l'artiste a vu les gammes discordantes du jaune, du bleu, du brun, du blanc, du rouge et du vert se livrer à un pareille sarabande.

M. Carrand est un excellent homme — tout le monde s'accorde à le reconnaître — il a derrière lui une carrière artistique assez bien remplie, mais j'estime que —

depuis deux ou trois ans — il se moque un peu trop du public.

De sa matinée d'automne — qui ne laisse deviner ni un automne, ni une matinée, ni quoi que ce soit — allez, je vous prie, vous placer devant un tableautin signé Léonce de Certines : *Fin d'été, paysage, matinée* (n° 171) et dites-moi si, de toutes les manières de représenter la nature, la meilleure n'est pas encore celle qui consiste à la représenter telle qu'elle est.

Je ne connais pas M. de Certines, je sais seulement qu'il a passé par l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon et qu'il expose depuis quelques années déjà au Salon de Bellecour, je suis donc à l'aise pour louer son minuscule paysage, très heureusement choisi, traité avec une belle sûreté de main et laissant — malgré sa dimension restreinte — une impression de calme et de poésie qui console vite des erreurs de l'impressionisme.

Un autre élève de notre Ecole lyonnaise, M. Amstein expose, lui aussi, un tableautin qui ne saurait passer inaperçu : son *Etude à Montagny* (n° 10) dénote un artiste véritablement épris de son art.

Un groupe de maisons, un chemin au tournant duquel s'élève un saule, c'est tout, mais cela est peint avec beaucoup de vérité, de charme et de talent.

J'interromps momentanément la revue du paysage — si brillamment représenté au Salon de Bellecour — pour m'offrir une première incursion dans le domaine du Genre et de la Fleur.

C'est bien au Genre plutôt qu'au Paysage qu'appartient le tableau de M. Hubert Etcheverry : un jeune homme et une jeune fille interrompant tout-à-coup leur lecture pour s'embrasser avec frénésie.

Qu'on vienne — après cela — nier l'influence de la littérature sur les âmes aimantes !

Ils ne lisaient plus ! (n° 275) nous trans-

porte dans un parc dont les feuillages jaunissent attestent la présence de l'automne, peut-être le printemps aurait-il été mieux en situation, mais — comme dit la chanson — l'amour n'a pas de saison.

Le tableau suggestif de M. Etcheverry a été acheté par la Ville, il ornera probablement la salle des mariages de quelque mairie, et le premier chapitre du roman — agréablement commencé dans les tiédeurs caressantes d'octobre — aura tout simplement servi de prélude au dernier, le plus sérieux, celui qui se déroule devant M. le Maire et son écharpe.

Tout est bien qui finit bien !

Je me rappelle avoir entendu dire de M. Charles Jung — à ses débuts — qu'il excellait à tirer des coups de pistolet.

Il a continué à en tirer et, ma foi, comme il les tire fort bien, on serait mal venu à s'en plaindre.

Ses *Chardons blancs* (n° 374) ont produit sur les visiteurs l'effet attendu : une vive curiosité toute à l'avantage de l'artiste. Plusieurs acquéreurs se sont disputés cette œuvre originale, traitée avec une superbe maîtrise et celui à qui elle est restée, n'aura certainement pas à le regretter.

Au *Mois de mai* (n° 373) est une toile éblouissante de couleur et d'aspect traitée avec la fougue que le jeune artiste met dans toutes ses compositions et qui est — en quelque sorte — la caractéristique de son talent.

Sortir de la banalité dans la composition générale d'un tableau de fleurs et de fruits de dimension inusitée, c'est là une des grandes difficultés — pour ne pas dire : la plus grande — auxquelles se heurte un artiste. Cette difficulté, M^{me} Barbaud Koch — nous en avons eu souvent la preuve — s'entend merveilleusement à la résoudre.

Sous ce rapport, l'œuvre qu'elle expose cette année, n'a rien à envier à ses devancières. J'estime même que — comme arrangement et puissance d'exécution — sa toile : *Chez le jardinier* (n° 34) est encore supérieure à tout ce qu'elle a fait jusqu'à ce jour.

Jamais son tempérament de coloriste et la vigueur de son pinceau — vigueur plus masculine que féminine — ne s'étaient affirmés avec une pareille autorité.

M^{me} Barbaud Koch a déjà obtenu une troisième médaille, puis une deuxième, puis un rappel de la deuxième, à quand la première ?

M. Christophe Blanc réussit à souhait le tableau de genre, si j'en juge par son envoi *Guignol n'est plus !* (n° 89) qui pourrait servir d'épilogue à l'histoire de notre célèbre marionnette lyonnaise

Le type légendaire de Guignol tend, sinon à disparaître, tout au moins à se modifier complètement. En se modernisant, Guignol a perdu son principal attrait, « l'esprit local » qui faisait tout son charme. Encore quelques années et, au lieu de cette rude et primitive nature qui rappelait le vieux Canut lyonnais, nous n'aurons plus qu'un Guignol symboliste et décadent.

C'est bien la fin du vieux Guignol, de celui qui n'est pas au coin du quai, que M. Blanc a représenté : les livres sont fermés, l'éteignoir est sur la bougie, la plume d'oie qui trempe dans l'encrier n'en sortira plus pour écrire les « gandoises » qui réjouissaient nos pères.

La toile spirituelle de M. Blanc est comme le *Requiescant in pace*, d'une chose qui, bientôt, ne sera plus qu'à l'état de souvenir.

Léon MAYET.

LES RÉCOMPENSES DU SALON

Le vote des artistes exposants pour l'attribution de la médaille du Salon, qui a eu lieu lundi 27 courant, a donné les résultats suivants :

MM Bonnaud.....	68 voix
Yung.....	21 —
Bonnardel.....	4 —
Chanut.....	1 —
Mathelin.....	1 —
Nuls.....	4 —

La médaille du Salon a donc été décernée au premier tour à M. Pierre Bonnaud, auteur de *Chez l'Armurier*.

Les récompenses suivantes ont été décernées le mercredi 29 :

Peinture : diplôme d'honneur. M. Etcheverry ; première médaille, MM. Bonnardel, Lambert ; rappel de 2^e médaille, MM. Seignol, H. Raynaud, M^{me} Barbaud-Koch ; 2^e médaille, M. Jourdan, Mlle Costadau, Mlle M. Brun, M. V. Arlin ; rappel de 3^e médaille, Mlle M. Bony, M^{me} Loubet, M. Baudin ; 3^e médaille, M. A. Alex. Mlle Chamecin, Mlle Apchie, M. Filliard, Mlle L. Humbert, Mlle Bovier-Lapierre, M. Repelin, Mlle Moiselet ; mention honorable (rappel de), M. Brante, M. C. Perret, Mlle Donneux, M. Prudhon, M. Munet, M. Comberousse, Mlle Vitton, M^{me} Ducoin, Mlle Hirsch, M^{me} Guyard-Charvet, M. Audras, M^{me} Moulin-Dumas.

Sculpture : première médaille, MM. Claitte, Tarrit ; rappel de 2^e médaille, M^{me} Viennois ; 2^e médaille, M. Mégret, A. L. Grandmaison ; 3^e médaille (rappel

de), MM. Donat-Motte, Juveneton, Dusard, G. Seguin, Patoret, Verot ; mention honorable, MM. Dugas L., Antonini, Margand.

Gravure en médailles : deuxième médaille, M. Charvolin ; 3^e médaille, MM. Rodet, Renard ; mention honorable, Mlle Louise Monnier.

Gravure : deuxième médaille, M. Broquelet, 3^e médaille, M. Borgex ; mention honorable, MM. P. Vivien, Darbois, Lenail.

NOS VITRINES

Indépendamment du Salon de Bellecour les vitrines de Fournier, rue de la République ; de Dusserre, place des Terreaux ; de la Vie Française, rue du Président-Carnot, sont autant d'expositions permanentes où l'on peut, toute l'année, contempler et apprécier comme elles le méritent, les œuvres de nos peintres lyonnais.

Aussi nous proposons-nous de signaler, à cette place, et toutes les fois que l'occasion s'en présentera, les toiles dignes d'attirer l'attention de nos concitoyens.

Remarqué cette semaine chez Fournier : un paysage de Philip : une sombre vallée s'ouvrant pour laisser apercevoir par une large déchirure les sommets alpestres couverts de neige. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que comme peintre de montagnes, Philip est le rival — souvent heureux — de Lortet.

Un remarquable tableau de fleurs signé Castex-Desgrange, très décoratif et daté de 1874, c'est à dire appartenant à la première manière du peintre aujourd'hui professeur à notre Ecole des Beaux-Arts (classe de la Fleur.)

Une belle nature morte — poisson et chaudron, d'Alexandre Bonnardel, un jeune devant lequel s'ouvre un brillant avenir et qui, après avoir vu, l'an dernier, un de ses tableaux acheté par la Ville, vient d'obtenir une première médaille au Salon de cette année.

De Lespinasse, enfin, une de ces matées légèrement teintées de brume pleine de grâce et de poésie, comme cet artiste excelle à les rendre.

Chez Dusserre, un panier de fleurs de M^{me} Bret-Charbonnier, d'une bonne venue et d'une harmonie de tons bien comprise.

Un paysage, agrémenté d'une bergère gardant ses moutons tableau d'une facture agréable et vraie comme tout ce qui est signé Terraire

De M^{me} Girard-Condamin, un petit panneau, genre Lancret; tout un cortège de tritons joufflus et roses, dont quelques-uns s'abandonnent au gré des flots en la compagnie des dauphins, alors que les autres s'ébattent joyeusement dans l'azur, panneau bien dessiné et peint avec toute la délicatesse que le sujet comporte.

A la *Vie Française*, une Sainte Famille de M. de Bélair, dans une note mystique et grise impressionnante.

Des fleurs de Castex-Desgrange: Pivoines et Coquelicots, vigoureusement traités.

Un paysage ou plutôt une étude de rochers signée Girin David, moins en pâte que ce que fait habituellement cet artiste, et se rapprochant — comme aspect général — du *Torrent de Sassenage* de Mme Emile Ducoin, une des compositions les plus originales et les plus remarquées du Salon de Bellecour.

L. M.

ECHOS ARTISTIQUES

Anticipant sur les exigences du cahier des charges qui l'obligent à communiquer à la mairie la composition de sa troupe, trois mois avant l'ouverture de la saison, M. Tournié est en mesure, dès à présent, de faire connaître la plupart des engagements qu'il a signés pour la saison prochaine.

Au Grand-Théâtre, nous relevons, outre les noms déjà connus de MM. Mondaud, Sylvain et Deville, ceux de MM. Scaumburg, 1^{er} ténor de la Monnaie de Bruxelles; Huguet, baryton d'opéra-comique, et Artus, basse chantante, tous deux déjà applaudis à Lyon ajoutons-y le nom de M^{me} Milcamps, chanteuse légère de la Monnaie, et ceux de M^{me} Pacary, falcon, et Domenech, contralto, toutes deux de l'Opéra, avec qui des pourparlers avancés sont engagés.

Au nombre des réengagements nous voyons figurer avec plaisir celui de notre excellent trial M. Forest. M. Tournié a eu la main heureuse en s'attachant, pour la saison prochaine, ce jeune artiste plein de verve et de talent qui — dès ses débuts — a montré dans les divers rôles qui lui ont été confiés, des aptitudes absolument remarquables.

Aux Célestins, les amateurs de théâtre verront avec plaisir figurer les noms connus de MM. Albert Mayer (Porte Saint-Martin), Andréas (Odéon) Narball (Parc de Bruxelles), Coradin (Cluny), Chambly (Palais-Royal); ainsi que ceux de M^{me} Suzanne Munte, Sanlaville (Odéon), Jeanne Durand et Marthe Laurent (Vaudeville), Goudy (Variétés), Billon et Darthenaz, etc., etc.

On peut donc affirmer, que d'ores et déjà, la plupart des emplois importants, y compris celui de chef d'orchestre confié à M. Miranne, sont pourvus de la façon la plus satisfaisante.

La Commission officielle des représentations nationales du Théâtre antique d'Orange a définitivement arrêté le programme des prochaines représentations fixées au samedi 5 et au dimanche 6 août.

La première soirée sera consacrée à un spectacle donné par M^{me} Sarah-Bernart; la deuxième sera assurée par l'Opéra et l'Odéon.

La commission a approuvé la constitution d'une société des amis du théâtre d'Orange chargée de concourir à l'organisation des représentations nationales. Elle a nommé M. P. Mariéton délégué permanent de la commission officielle près de cette société et secrétaire général des fêtes d'Orange. M. Ginisty a été désigné comme délégué général pour l'organisation des spectacles de cette année.

L'Opéra Comique vient de représenter *Beaucoup de bruit pour rien*, une œuvre nouvelle de M. Paul Puget, dont le poème a été tiré par M. Edouard Blan, d'une comédie de Shakespeare.

L'ouvrage a été favorablement accueilli. La plupart des interprètes sont connus du public lyonnais; citons tout particulièrement nos deux compatriotes MM. Gaston Beyle et Mlle Mastio, que M. Tournié a prêtée pour la circonstance à la direction de l'Opéra-Comique.

L. M.

NOS THEATRES

GRAND-THEATRE

La semaine entière a été consacrée aux répétitions de *Thaïs*, la direction désirant assurer à l'œuvre de Massenet une interprétation irréprochable.

La première représentation en avait d'abord été fixée au samedi 1^{er} avril; par déférence pour la presse et le public elle a été renvoyée au mardi 4 avril.

Rappelons que nous avons donné, dans notre dernier numéro, une analyse complète du livret de *Thaïs*, livret tiré par M. Louis Gallet, du roman d'Anatole France.

Nous devons signaler le concert spirituel donné lundi dernier, au cours duquel *le Déluge* de Saint-Saëns et *l'Enfance du Christ* de Berlioz, ont été remarquablement interprétés par M^{mes} Chais et Bossy; MM. Henderson, Sylvain, La Taste et les chœurs des élèves du Conservatoire et de l'Harmonie Lyonnaise.

Deux grandes représentations sont annoncées pour le dimanche 2 avril: *Le Prophète* en matinée; le soir, les *Dragons de Villars* et le ballet de la *Maladetta*.

THEATRE DES CELESTINS

Nous donnons ici une analyse de *Cyrano de Bergerac*, la comédie héroïque en 5 actes et en vers, d'Edmond Rostand, devant être représentée aux Célestins le samedi 1^{er} avril.

Le premier acte représente la salle du théâtre à l'Hôtel de Bourgogne, en 1640.

La foule, bourgeois, mousquetaires, poètes, nobles, précieuses, bourgeoises, arrive pour assister à la représentation de « Clorise » par les comédiens ordinaires.

Pendant que chacun se place, avant que l'on ne commence, les nobles, Clorutian de Neuville, Lignière, le Bret, se montrent les précieuses dans les loges et soulignent l'entrée de Roxane, de propos flatteurs.

Sur un air de musette, l'on commence et l'acteur Montfleury n'a pas plutôt ouvert la bouche, qu'une voix du parterre lui impose silence. Cyrano, car c'est lui, surgit de son banc et lance force épigrammes aux marquis qui encourageaient l'acteur à continuer. Les cris couvrent le tumulte général et sur une observation narquoise à l'égard de la longueur démesurée de son nez, par le Vicomte de Valvert, Cyrano le prend à partie et par son esprit amuse la galerie.

Il menace le vicomte de lui donner une leçon et de le tuer, tout en composant une ballade.

De Valvert, avec fatuité, continue à le narguer à tel point, que Cyrano exécutant ce qu'il vient de dire, le tue à la fin du troisième couplet.

Cette ballade avec le monologue du nez qui la précède, sont des morceaux exquis de légèreté, de finesse et de satire.

Le Bret fait entrevoir à Cyrano le mauvais cas dans lequel il vient de se mettre, et apprend de celui-ci que son animosité provient de ce qu'il a su qu'on voulait marier de Valvert à la belle Roxane.

Or, Cyrano dont l'esprit ne se fait aucune illusion sur tout ce que lui interdit la laideur de son nez, avoue qu'il aime Roxane, autrement dit Madeleine Robin, sa cousine, la précieuse à la mode, la protégée du comte de Guiche.

A ce moment la duègne de Roxane parvient jusqu'à Cyrano et l'informe que celle-ci désire le voir en secret et lui donne un rendez-vous chez Ragueneau, le pâtissier-poète.

Cyrano exulte de joie et, à Lignières qui vient l'informe que des gens postés par le Cardinal, doivent le tuer le soir s'il rentre à son domicile, à cause d'un pamphlet un peu trop osé, il lui promet assistance et assure qu'il couchera chez lui.

Cyrano invite les comédiens et les violons à lui faire escorte pour assister au combat contre les agresseurs de Lignières.

Le cortège sort au son des violons.

DEUXIEME ACTE

La boutique de Ragueneau, rotisseur-pâtissier, surnommée « la Rotisserie des Poètes. »

Amélioration et conservation de la beauté. Conseils et instructions pratiques. Soins de la peau, du corps, des mains, du visage de la bouche, des dents, etc. La toilette féminine. Hygiène de la nourriture pour l'entretien de la beauté. Hygiène de tout les sports L'élégance: robes, manteaux, lingerie, coiffures bijoux Transformation de toilettes. La vie mondaine. L'élégance au théâtre et à la ville. Patrons découpés. Ouvrages de dames. Questions judiciaires, Romans, etc., etc.

EN VENTE PARTOUT

Le Numéro : 10 centimes

Grande gravure en couleurs: Modes Nombreux dessins

Le Journal de la Beauté

Journal hebdomadaire des Dames et des Jeunes Filles

Plus d'Essences! Plus de Benzines! Plus d'Odeurs désagréables!

L'OREODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et de toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'OREODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'*oreodoxa*, grand et beau palmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'OREODOXINE ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'*oreodoxa*, est le fruit de longues recherches. Elle sera auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon; 1 fr. 25; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général: Petits Docks du Commerce 12, rue Confort, Lyon.

FUMEURS!

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé
Cahier gommé — Fermoir inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

Pendant que ses garçons apportent diverses pièces montées et différents gâteaux, Raguenau écrit sur une petite table un sonnet.

Cyrano arrive au rendez-vous donné par Roxane et, en l'attendant, s'attable et lui compose une ballade.

Roxane arrive et remercie Cyrano de son intervention de la veille, puis lui avoue qu'elle aime le baron de Neuville, malgré la douleur que lui cause cet aveu, Cyrano promet de défendre le baron en vers et contre tous.

Arrive la foule, qui fait fête à Cyrano pour son duel héroïque, mais celui-ci peu disposé à rire, accueille mal les compliments du comte de Guiche et le tourne en ridicule.

Christian de Neuville qui est entré, se moque du nez de Cyrano et celui-ci, qui ignore qu'il est, va le tuer; quand apprenant son nom et se rappelant son serment à Roxane, il refoule sa colère et resté seul avec lui, lui propose noblement de l'aider à se faire agréer de Roxane, en lui composant des madrigaux dont Neuville se dira l'auteur.

Le pacte étant conclu, Neuville aura donc tout pour plaire à la précieuse, son physique propre et l'esprit de Cyrano!

TROISIÈME ACTE

Le Baiser de Roxane: une petite place dans l'ancien Marais.

Roxane avoue à Cyrano qu'elle est ravie par les madrigaux de Neuville et qu'il lui tarde de l'entendre. Celui-ci se garde de la désabuser.

De Guiche vient prendre congé de la belle et lui apprend qu'il part à la guerre avec le régiment des Gardes, dans lequel se trouve justement Neuville.

Cette annonce fait trembler Roxane, et elle espère voir Christian avant son départ, pour lui avouer son amour.

Christian survient et avoue à Cyrano qu'il en a assez de se servir de son esprit et qu'il veut enfin parler à Roxane par sa propre bouche; mais au bout d'un instant, sa bêtise se fait jour et la belle commence à lui faire comprendre qu'elle éprouve plutôt une désillusion qu'une joie. Heureusement que Cyrano qui s'était tenu à l'écart, a pitié de Christian, il arrive doucement près de lui, et comme la nuit est noire, il peut sans que Roxane s'en doute, lui faire une déclaration merveilleuse et d'un esprit les plus fins.

La belle ravie, décide qu'elle veut s'unir à Christian et comme un capucin, porteur d'une lettre de Guiche, arrive à ce moment elle le charge de les unir secrètement.

Mais de Guiche, qui est venu en secret faire les derniers adieux à Roxane, veut pénétrer chez la belle; il en est empêché par Cyrano, qui l'occupe jusqu'au moment où la porte s'ouvre pour livrer passage à Roxane et à Christian, qui viennent d'échanger leur anneau!

QUATRIÈME ACTE

Les Cadets de Gascogne: Un camp devant le siège d'Arras.

La vie des camps, les cadets avec Cyrano, devisent entre eux et ironisent avec plaisir leurs chefs. De Guiche se plaint qu'il est l'objet des bravades de tous ces gascons et leur apprend que le camp doit être attaqué dans la nuit, qu'il compte sur eux pour se défendre vaillamment et mourir.

Neuville à cette annonce voudrait écrire un mot d'adieu à Roxane, mais Cyrano l'a prévenu et lui remet une épître en son nom, sur laquelle une larme a fait une petite tache.

Roxane a pu franchir la ligne des sentinelles et elle survient, décidée à rester pour mourir aux côtés de Christian, son mari.

Elle avoue à celui-ci qu'elle l'aime, non plus pour sa figure et sa belle prestance, mais pour son âme qui plane si amoureusement dans la plus petite de ses lettres.

Cet aveu jette l'ennui dans le cœur de Christian, qui comprend qu'il vole à Cyrano l'amour que seul il a su enflammer par son esprit et son style passionné.

Il fait part à Cyrano de ses tourments et lui annonce que c'est lui qui est aimé et qu'il faut que Roxane choisisse entre eux deux. Au moment où Cyrano va se laisser entraîner à avouer son amour à Roxane, la fusillade éclate, et des soldats entrent, portant sur un brancard le corps de Christian, blessé mortellement. De Guiche parvient à le faire sortir, pendant que Cyrano monte à l'assaut de la barricade, suivi de ses fidèles cadets!

V^e ACTE

La Gazette de Cyrano. — Le parc du couvent des Dames de la Croix, à Paris.

Roxane s'est retirée au couvent, et les sœurs s'extasient sur sa pitié et son air résigné d'avoir quitté le monde. Cyrano vient, en sa qualité de cousin, la voir chaque semaine. Il est pauvre, malade, abandonné de chacun, que ses écrits ont plus ou moins froissé.

Il ne se plaint pas et à Roxane, qui l'écoute douloureusement, il fait remarquer comme la chute des feuilles s'accroît chaque jour davantage. C'est un présage auquel son mal donne un air de réalité. Roxane lui dit qu'elle aussi a son mal, et que la lettre, la dernière de Christian, est là sur son cœur, y causant une blessure inguérissable. Elle sort le papier jauni et le tend à Cyrano qui reconnaissant son œuvre, le lit avec un accent de douleur infinie, puis comme la nuit est venue, et qu'il continue sa lecture de mémoire, Roxane devine enfin le subterfuge et le reproche à Cyrano, qui s'en défend généreusement. Elle lui crie qu'elle l'aime, mais la douleur a été plus forte que la joie, et Cyrano, dans une dernière envolée lyrique, meurt dans les bras de Roxane, qui lui ferme les yeux en lui baisant le front.

Maurice P.



FIN DE SIÈCLE

LES PROGRÈS DE LA CHIRURGIE MODERNE

*Esculape, dieu grec, pour sceptre symbolique
Portait un lourd bâton. Méthodique, froid, laid,
Timide, méfiant, un serpent s'enroulait
Autour, en décrivant un arc parabolique.*

*Le chirurgien moderne, — audace diabolique, —
Pour un rien, des vapeurs, un rhume, un orgelet,
Vous ouvre un homme en deux, comme un cochon de lait;
Asperge l'intestin d'acide carbonique;*

*Dissecte l'estomac, les reins; du haut en bas
Taille, coupe, recoud, comme on ravaude un bas.
Notre homme, après cela, vit heureux comme un prince,*

*Alerte, fort, la peau dure, le teint cuivré.
Essayez. Croquez-moi. Demandez qu'on vous rince
Le corps. Si le régime est bon, je le suivrai.*

François COLLET.

LETTRE PARISIENNE

LE PAS DE GÉANT DE LA SCIENCE

Je ne sais quel philosophe a dit que tout se payait dans la vie. Cela ne l'a pas compromis beaucoup et ce n'est pas une des pensées les plus profondes, mais ce philosophe avait tout de même joliment raison.

Tout se paie en effet, les plaisirs, les progrès, les souffrances même. Oui, en vérité il faut payer pour souffrir, la souffrance elle-même n'est pas plus gratuite que les portes et fenêtres et pourtant on n'est pas plus exempt de souffrir quand on appartient au genre humain que d'habiter une maison sans ouvertures ou issues d'aucune sorte.

Naturellement les progrès se paient au moins aussi cher que le reste et même plus cher. Par exemple la machine en faisant son entrée dans le monde civilisé a semblé apporter aux hommes du repos, des facilités plus grandes pour vivre et il s'est trouvé qu'elle a créé la camelote, l'industrialisme, toutes sortes de malaises.

La science et la science médicale en particulier a fait de son côté des progrès immenses. La maladie n'a pas disparu du monde. Au contraire, à mesure que les remèdes nouveaux apparaissent, mettant en fuite les maux anciens, de nouvelles maladies étaient créées par décret spécial pour rendre anciens les remèdes nouveaux. Le jour où la médecine aura trouvé le moyen de nous guérir de la mort, on trouvera quelque chose de pis que la mort elle-même. On opère à présent avec une facilité singulière. L'antisepsie fait des merveilles et les insensibilisateurs des miracles, les chirurgiens vous ouvrent le ventre, vous nettoient les boyaux, vous les remettent en place sans douleur, c'est une vraie par-

tie de plaisir. Mais il y a déjà toute une école de médecins (et de malades) pour débâter contre la chirurgie et lui trouver des inconvénients que je ne me charge pas d'énumérer ici, étant au contraire un partisan de la chirurgie. Mais... il faut croire qu'il y a tout de même des maïs.

Les microbes ont été découverts, disséqués, cultivés, mis en bouteilles, mais il s'en glisse dans les maisons les mieux gardées. Enfin, encore une fois, il y a l'impôt à payer sur toutes les conquêtes de la science et les plus surprenantes découvertes des hommes. Nous en avons vu ces jours-ci un exemple assez particulier devant les tribunaux. Une dame avait je ne sais quel mal dans l'intérieur de la jambe ou du bras. Les médecins s'accordant à dire que l'on saurait mieux à quoi s'en tenir si l'on examinait ce mal par le moyen des rayons X. On s'adresse à un spécialiste; on découvre en effet telle lésion ou affection de l'os. On sait comment il faudra guérir cela. Tout le monde se sépare content.

Quelques jours après la malade voit le membre examiné au radioscope se couvrir de marbrures. Les marbrures deviennent des plaies, les plaies des brûlures, les brûlures je ne sais quoi d'atroce. Bref la pauvre femme souffre pendant des mois au risque de perdre la vie et la raison. Son mari attaque le médecin devant les tribunaux. Celui-ci donne ses arguments, produit des lettres de sommités de la science. Il résulte de ceux-là et de celles-ci que tout s'est passé le mieux du monde et que si l'on était responsable des accidents qu'entraîne l'emploi des nouveaux moyens de guérison, personne ne voudrait plus y recourir. C'est tout à fait admirable. O Molière. Déjà de son temps les médecins tenaient un langage semblable. « Qui est cet impertinent qui se permet de mourir quand la Faculté l'avait déclaré guérissable ? » Cela n'a pas changé, cela porte d'autres noms : les rayons X nous imposent davantage que le séné, l'émetique et le quinquina qui autrefois bouleversaient le monde. Mais pour les résultats c'est kif-kif, comme dirait notre excellent oncle Sarcey.

Est-ce à dire qu'il ne faille pas accorder sa confiance à la Faculté et croire que les médecins d'aujourd'hui, gentlemen très corrects et j'oserai même dire très *smart* ne valent pas mieux que les Diafoirus à robe noire et à bonnet pointu des comédies de Molière ? non, certes, ce serait exagérer de même que Molière a dû certainement exagérer de son propre temps ; tous les médecins du XVII^e siècle n'étaient pas des médecins de Molière.

Seulement il faut simplement recourir à ces grands remèdes quand on a de grands maux. Il faut mettre de l'opportunité dans la maladie comme dans le traitement. Pour en donner un exemple à l'heure présente il n'est pas un mortel (mille pardons de ce mot hélas trop souvent juste) qui n'ait été opéré de l'appendicite, ne le soit ou ne le doive être. Que voulez-vous ? c'est une

RECHERCHES Surveillances, missions intimes de jour et de nuit, divorces, mariages.

S'adresser : **REHEL**, 5, rue de la Harpe, PARIS.



PIANOS

CH. MORETTON & C^{IE}

9, Place des Jacobins, 9

(ENTRESOL)

HARPES CHROMATIQUES sans Pédales

Leçons. — Vente. — Location

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC** ou la POUDRE
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Typographie et lithographie

J. GALLET

2, Rue de la Poulallerie, 2

LYON

Demandez partout

LE THE DES MANDARINS

Qualité Supérieure

Porte-Monnaie **Voulez-vous** SERVIETTE sans COUTURE
LE TANNEUR DE LA
Maroquinerie
SOLIDE
ET PRATIQUE ?

Achetez les Articles fabriqués
SANS COUTURE breveté s. g. d. g., en peau,
d'une seule pièce
Blagues à tabac; Porte-Cartes et Lettres; Etuis
à Cigarettes, Cigares et à Chapelets; Encaisseurs
banque; Portefeuilles; Sacoques de bicyclettes, de
voyage; Valises, Sacs, Divers (Tarif-Notice franco).
Dépôt & Détail: LYON, r. République, 61

CHAPELLERIE NOUVELLE

Les créations de **MUSNIER** sont sans rivales
N'achetez rien sans voir leur cachet et leur prix

Maison MUSNIER

Fournisseur-Créateur des PREMIÈRES MARQUES DE PARIS

8, Cours Gambetta, 8

CHARBONNIÈRES

BOIS DE L'ÉTOILE

VENTE PAR LOTS

Pour l'établissement de **VILLAS**

Terrain boisé — Vue splendide — Air pur
Eau de la Compagnie
dans toute l'étendue du bois

Terrain depuis 1 franc le mètre carré

S'adresser pour traiter et visiter :

à **Charbonnières**, chez M. CHATELAIN,
Grande-Rue.

à **Eyon**, 11, rue Président-Carnot, bureaux de
M. BOUTIER.

L'HABILLEMENT GRATUIT

Nos hommes politiques, après avoir lé-
gifié sur le droit au travail, ont déposé
un projet de loi établissant le droit au pain.
Il était réservé à « **La Mode Française** »
d'établir le droit à l'habillement gratuit.

Cette prérogative est présentée par UN
COSTUME TAILLEUR, facile à faire, grâce
au patron découpé grandeur naturelle, qui
accompagne les 6 mètres de tissu pure laine
(noir, marine, beige foncé et gris foncé),
accordés gratuitement à toute personne
qui prend ou renouvelle un abonnement
d'un an, de 30 francs. à « **La Mode Fran-
çaise** », journal hebdomadaire de 16 grandes
pages illustrées sur papier glacé, la 1^{re} co-
loriée à l'aquarelle, le plus mondain et le
mieux rédigé de tous les journaux de mo-
des. (Spécimen gratuit sur demande à M.
Orsoni, 3, rue de la Sablière, Paris).

mode, aujourd'hui on ne rencontre que des
gens opérés de l'appendicite. Ils n'ont plus
ce petit agrément intestinal qui ne semble
être là que pour l'ornement et aussi pour
de grandes souffrances parfois même qui
vous « nettoient » dans les vingt-quatre
heures.

Eh bien il ne se passe pas de jours que
certains chirurgiens connus pour vous en-
lever l'appendice avec une merveilleuse
facilité, ne voient sonner à leur porte des
gens qui leur disent : « Docteur, veuillez
m'opérer de l'appendicite ». Et ces gens
n'en ont nul besoin. Ils se portent comme
le Pont neuf qui n'a jamais été opéré de
l'appendicite.

Le chirurgien quand il est honnête refuse
carrément d'opérer et le client s'en va
mécontent. Lorsqu'il est un peu moins hon-
nête il opère d'autant plus qu'il peut le
faire sans le moindre danger, si grave que
paraisse l'opération et il empoche la forte
somme avec la reconnaissance du client
par dessus le marché. Sans doute on a em-
pêché ainsi quantité de gens qui naguère
auraient été emportés par un mal que l'on
classait sous le nom aussi vague que géné-
ral de péritonite. Les procédés actuels ont
donc supprimé ce me semble, une cause de
mort assez nombreuse. Eh bien qu'arrivera-
t-il pourtant ? Je veux bien parier avec qui
l'on voudra 1^o que les gens opérés de l'ap-
pendicite mourront d'autre chose ; 2^o que
l'appendicite elle-même tombera un jour
dans un oubli profond, qu'elle sera démo-
dée comme le spencer ou la crinoline et
que la terre continuera de tourner et les
savants de faire de nouvelles découvertes.

Arsène ALEXANDRE.

BON VOYAGE !

Aux pays bleus où le cyca
Sous les vents du large palpite,
Où le soleil rampe et crépite
Derrière un dôme de mica,

Où le sampanier aux bras grêles,
Dans la lourdeur moite du jour,
Mêle un chevrottement d'amour
Au frisson des feuillages frêles;

Où, pointant ses seins délicats,
La congai d'ambre aux rouges lèvres
Incite aux tendres eurékas
Le chercheur d'inédites fièvres,

Voyageur aimé qui t'en vas
Sous l'égide d'or de Neptune,
Bon voyage, et que la fortune
Sache mériter tes bravas !

Fontaines, décembre 1898

René BEAUVIER

SAVANTE

NOUVELLE

Deux heures à passer en chemin de fer,
cela peut être, selon les circonstances, as-

sommant ou délicieux, vous le savez aussi
bien que moi. Le tout dépend de la société
que le hasard vous octroie pour la durée
du trajet. Et, j'en suis sûr, tout comme
moi, vous tâchez, au départ, de vous caser
pour le mieux, choisissant sournoisement
— afin d'aider le hasard — une compagne
de voyage : celle qui, au premier abord,
vous semble la plus agréable dans la rapide
vision que vous permet l'arrêt du train...

Vous avez choisi.

La personne qui va devenir, deux heures
durant, le centre de vos plus beaux rêves,
répond absolument à votre idéal... au phy-
sique, et bien sûr, au moral...

Ne vous pressez pas trop cependant de
vous réjouir. Vous allez voir une fois de
plus combien les apparences sont trompeu-
ses, ainsi qu'on ne le dira jamais assez :

Appelé à Châlons la semaine dernière
pour le règlement d'une affaire personnelle
importante (dont le récit n'offrirait d'ailleurs
pour vous aucun intérêt) j'allais me mettre
en route pour regagner notre chère et belle
ville de Lyon. Mon « affaire » venait d'être
terminée à ma plus grande satisfaction, ce
qui me rendait particulièrement joyeux et
me mettait, par conséquent, dans les meil-
leures dispositions pour donner libre cours
à mon caractère aimable (mais oui, Mesda-
mes !) aimable et expensif. Aussi apportai-
je un soin tout spécial à découvrir la voya-
geuse privilégiée qui devait faire de mon
séjour dans le train un séjour paradisia-
que.

Le convoi ne s'arrêtait à Châlons que
cinq minutes. Mais comme si la Providence
se fût d'avance instituée ma complice, la
première silhouette féminine que j'aperçus
à l'arrivée en gare me dispensa de recher-
ches plus longues. Figurez-vous — en chair
et en os — le chef-d'œuvre le plus exquis,
aux formes divines, aux nuances les plus
adorablement assorties ; un ensemble si
parfait à tous les points de vue, que je ne
sus pas si j'étais fasciné par la blancheur
rosée du visage, ou subjugué par le bleu
pastel de la jaquette, attiré par le noir ve-
louté des yeux ou par le velours noir du
chapeau ; vaincu par le châtain presque
brun des cheveux, ou par les reflets fauves
de la fourrure de prix qui entourait le cou
avec des courbes caressantes. — Un pro-
dige de beauté, enfin !... une véritable mer-
veille, je vous dis ?

Son âge ? Vingt-deux ou vingt-trois ans,
pas davantage.

Elle était dans un compartiment de pre-
mière classe et je lui en sus gré tout de
suite, car j'avoue ne trouver le matériel
de la Compagnie tolérable qu'à partir de
la première classe... Et maintenant que je
l'avais vue, Elle, je lui appartenais déjà
totalement, et je sentais bien que je ne me
fusse à aucun prix résigné à la perdre. Eût-
elle fait le trajet en fourgon, j'aurais été
quand même son compagnon de route.

J'ouvris précipitamment la portière. Res-
pectueusement je saluai très bas ma belle
inconnue, puis je m'assis, — juste assez

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers **AGENCE FOURNIER**
Rue Confort, 14

loin d'elle — et juste assez près — pour marquer à la fois mon respect et mon admiration... Je comptais bien, du reste, me rapprocher avant la fin du voyage...

Elle me toisa dédaigneusement, répondit à peine à mon salut cérémonieux autant qu'empresé, et ne fit plus attention à moi.

Je ne la dérangeais même pas !...

Ce fut une petite déception, vous comprenez : je me sentis humilié. Mais je ne me décourageai pas pour si peu.

Elle était fière ? Tant mieux !

Je lui laissai le temps moral nécessaire à l'examen superficiel de ma personne... — pas mal, ma personne ; et je comptais scélératement là-dessus... — Tandis que ma voisine était censée me dévisager, j'employais de mon côté ce même temps à parachever l'exploration visuelle commencée du séduisant extérieur de la jeune femme. Je n'avais pu, du premier coup d'œil lancé du débarcadère de la gare, que juger de l'impeccabilité de la tête et du buste. Je voyais maintenant que le reste y répondait entièrement, et ce n'est pas peu dire ! Jamais je n'avais caressé du regard taille plus souple et plus finement dessinée, jamais ce même regard ne s'était arrêté sur des hanches au contour plus gracieusement provocant, ledit contour serré mollement — accusé plutôt — par la basque collante de la jaquette, en drap fin et satiné comme de la peau. La jupe, faite d'un épais tissu moelleux, était exactement de la nuance d'une large bande de fourrure qui en soulignait l'ourlet, fourrure semblable à celle enveloppant le cou et les épaules. Tout cela tellement harmonieux, tellement fondu, que l'on ne s'imaginait pas que l'adorable créature ainsi vêtue pût, dans un costume moins sévère, donner aussi complète cette impression d'absolue perfection qui me tenait immobile, les yeux rivés sur ce corps admirable, le cœur déjà plus qu'à moitié conquis... Et pourquoi ne le confeserais-je pas ? mon désir de prendre contact (au figuré, bien entendu !) avec ma jolie compagne devint irrésistible.

Quelque soit le but — même ténébreux — que l'on se propose par la suite, le premier moyen à employer, n'est-ce pas ? c'est la conversation. Je me hasardai donc timidement avec des paroles banales sur la pluie et le beau temps. Vous n'ignorez pas le brillant parti que l'on peut tirer de ces intéressantes données !

— « Il pourrait bien pleuvoir avant la fin de la journée... » intimai-je de ma voix la plus douce.

— « Effectivement — me répondit-elle d'un ton glacial assorti à son salut de tout-à-l'heure — le baromètre, par une baisse très sensible est d'accord avec vous. De plus, l'hygromètre, ce matin, accusait une atmosphère saturée d'humidité.

Je crus sincèrement qu'elle se moquait de moi, et la galanterie m'obligeai à rire de cette petite leçon spirituelle. Vous en auriez fait autant. Eh bien, mon rire, si dis-

cret fût-il, étonna tellement ma voisine que je regrettai aussitôt d'avoir ri... Je changeai de sujet de conversation, puisqu'elle n'avait pas l'air de mordre aux lieux communs.

« Je trouverai bien, me disais-je, le moyen de l'intéresser. Elle est femme, et coquette par conséquent. Un siège intelligent et bien senti de sa toilette élégante sera à coup sûr bien accueilli ».

J'y infusai tout mon esprit. Peine perdue ! Je m'attirai cette réponse déconcertante :

— « C'est une tenue hygiénique appropriée à l'ambiance atmosphérique et susceptible de parer aux hypothétiques variations de la température ».

Cet abominable fatras était débité le plus naturellement du monde, sans un éclair de raillerie dans les yeux, sans un sourire moqueur au coin des lèvres.

Elle me plaisait déjà beaucoup moins, ma belle voyageuse, je vous l'assure ! Ah ! ça, quelle sorte de femme était-ce donc ?... Cela devenait inquiétant pour mes projets de flirt.

Mais les épreuves de tous genres ne sont décisives et concluantes, dit-on, qu'après trois essais consécutifs. Les deux premiers ne m'avaient guère réussi ; voyons autre chose ? Un thème nouveau s'offrait justement : nous traversions une campagne superbe (vous ai-je dit que c'était en février ?) où commençai à se montrer avant l'heure les printannières frondaïsons. Il s'agissait de laisser percer mon âme tendre et poétique à travers les expressions choisies d'une phrase tout ensemble prestigieuse et attendrissante. Il fallait éveiller l'imagination endormie de mon interlocutrice, pour ensuite arriver jusqu'à son cœur.

Des bandes de petits oiseaux qui traversaient le ciel allaient me fournir la note émue. J'étais parvenu à constituer une phrase irrésistible à mon avis, et je me mis en devoir d'essayer sa puissance.

Mais Elle ne m'en laissa pas le loisir. Depuis une ou deux minutes, elle suivait attentivement du regard l'un des oiseaux, un peu plus gros que les autres et dont le vol était comme embarrassé... Enfin ! elle s'intéressait à mes petits hôtes ailés ! Du coup elle remonta d'un cran dans l'échelle de ma sympathie.

Que pensait-elle ? Qu'allait-elle dire ?... Hélas ! trois fois hélas ! ce fut cette stupéfiante remarque qui sortit de sa bouche divine :

— « Mes connaissances ornithologiques ne sont point assez étendues pour me permettre d'assimiler sûrement ce petit volatile à une espèce déterminée. Cependant, à considérer l'obliquité hésitante de sa locomotion, je ne crois pas me tromper en le classant dans la catégorie des nyctalopes. »

Quelle chute !

Ainsi, voilà tout ce que lui suggérait la grâce des mignonnes bestioles qui mouchetaient l'azur du duvet frissonnant de leurs ailes !...

Je laissai échapper de vagues grognements qui auraient dû suffire à lui faire comprendre toute l'indignation où me jetaient ses connaissances ornithologiques ; mais elle ne parut point s'apercevoir de mes signes d'impatience, et continua quelques instants encore à examiner le volatile qui, si prosaïquement, l'intéressait.

Et moi qui spéculait sur le trouble prochain de son cœur ! Est-ce que le cœur, pour elle, était autre chose qu'un viscère fibreux divisé en deux parties composées chacune... etc., etc. (voir, pour la suite, n'importe quel traité d'anatomie humaine).

J'étais résolu à ne plus adresser la parole à l'insupportable savante, dont chaque réponse m'horripilait à bon droit. Cependant il me restait encore une demi-heure de tête-à-tête... Je suis tenace de ma nature... Or, après un quart d'heure de réflexion mélancolique, je me décidai à frapper le grand coup.

« Tout la laisse indifférente, me dis-je, parce qu'elle croit (pauvre petite !) aller au fond de tout. Mais nous verrons bien si une théorie enflammée sur... l'amour, par exemple, ou plus spécialement sur le baiser, sera détruite à l'aide de quelque formule barbare empruntée encore à ses maudits bouquins ! »

Et je commençai doucement, tendrement, d'une voix profonde, sur un ton que j'essayai de rendre chaud et persuasif, — je commençai non sans m'être préalablement rapproché :

— Mon Dieu, mademoiselle, il est très beau sans doute de faire preuve d'autant de science que vous en avez montré depuis deux heures. Mais, croyez-le bien, cela indique surtout que vous n'avez point abordé encore la seule, l'unique, science vraiment utile, vraiment appréciable chez une jolie femme... la science qui ne s'étudie pas, mais que de rares privilégiées (et vous devriez être du nombre !) semblent plus particulièrement destinées à faire fleurir dans tous les cœurs !... à faire adorer... »

Je m'arrêtai un instant pour établir une conclusion éclatante, digne de mon pathétique discours.

Elle m'écoutait — sans plaisir, c'était visible, mais enfin sans ennui — et je ne désespérais pas de l'entendre, dans quelques instants, reconnaître spontanément la vanité, l'inanité de ses pédantes études comparées à cette science d'amour que je tentais de lui inculquer...

— « ... Et — s'informa-t-elle avec une froide curiosité — et cette science, c'est ?... »

Je repris avec feu :

— « C'est la tendresse, mademoiselle, c'est... l'Amour ! »

Je n'avais pas produit mon effet : le visage tranquille de la jeune fille n'eût pas un tressaillement. Mais appelant à la rescousse toute ma ténacité, m'inspirant de la beauté de ces traits que je voulais à toute force animer. J'achevai, de plus en plus brûlant :

— Oui, l'Amour !... L'Amour, la seule,

l'unique chose qui puisse rendre enviable l'existence d'une femme. Ah ! dites-moi, les lèvres féminines, cette fleur vivante, ce fruit divin, sont-elles faites pour une autre destination que le baiser ?... »

Ici encore, mon effet fut totalement raté. Je n'en continuai pas moins avec la plus louable persistance.

— « ... Le baiser ! Il échappe à toutes les définitions, et cependant il est la suprême science ; il est le bonheur suprême ! Croyez bien, mademoiselle, croyez qu'un baiser en sait plus long que tous vos livres ! qu'un baiser... »

Je me tus ; car à un imperceptible mouvement de sa bouche je vis qu'elle voulait parler à son tour. Je me flattai (pas longtemps !) de la voir, enfin vaincue, proclamer avec moi l'éternelle vérité...

Ah ! bien oui ! L'expression glaciale de son visage ne s'était en rien modifiée. Elle me regarda sans sourciller. Elle me regarda de ses yeux magnifiques, où ne frémissait pas l'ombre d'une émotion, puis, très posément, articula cette effroyable définition :

— « Le baiser... c'est la contraction, avec bruit, des muscles orbiculaires de l'orifice buccal ».

Aïe !...

Pour le coup c'en était trop ! Ne contenant plus mon indignation furieuse, je machonnai un juron (pardonnez-moi !) et je répliquai vertement :

— « Vrai ! ça vous en dégoûterait pour la vie ! »

Sa bouche, son exquise bouche, maintenant qu'elle avait proféré de telles horreurs, ne me tentait plus du tout. Sa figure me parut laide.

Heureusement, Lyon n'était pas loin. Si le tête-à-tête se fut prolongé cinq minutes de plus, je me sentais capable de jeter par la portière ce monstre moral enjuponné. J'en faillis avoir une crise de nerfs ! Ah ! comme j'aurais donné au diable volontiers toutes les savantes de l'univers pour jouir une heure de la présence de quelque bonne fille bien simple, bien ignorante, qui eût laissé — parmi les « cuirs » et les « velours » de sa conversation — battre un brin de cœur, vibrer une parcelle d'âme !

J'ai bien juré, si jamais je dois me marier, d'épouser une femme qui ne sache pas lire. Et si j'ai jamais une fille, c'est sa mère qui l'instruira.

Andréa LEX.

LIBRE CHRONIQUE

Après l'explosion de Lagoubran, celle de la Pyrotechnie de Bourges, puis du Laboratoire des Poudres et Salpêtres, à Paris.

Pour peu que la série continue, c'est nous qui allons être réduits en poudre

par nos propres établissements militaires se chargeant de la besogne destructive de nos ennemis.

Je ne désespère même pas de voir nos manufactures d'armes blanches de Saint-Etienne, Tulle et Châtellerauld exploser à leur tour ; les établissements de confection d'équipements militaires : sacs, godillots, capotes, ceinturons, etc., se métamorphoser en cratères, et les simples marmites de campement, entassées dans les magasins généraux de l'armée, se transformer à renversement, comme autant d'engins anarchistes sautant à qui mieux mieux.

Seules, les allumettes régicides — c'est de la Régie que je veux dire — se refusent énergiquement à flamber et of-frent toute sécurité à ceux qui les manipulent, sans parvenir à les enflammer, même au sein des catastrophes, où on les retrouve intactes, bravant les ouragans de feu de toutes les poudres, avec ou sans fumée : *Impavidum ferient ruinae* !

Aussi, par mesure de prudence et de préservation, est-il fortement question d'installer désormais nos poudrières en mitoyenneté avec les fabriques d'allumettes de l'Etat, seules à l'abri de la moindre déflagration.

Il convient de reconnaître cependant que les enquêtes administratives, faites avec le plus grand soin par des techniciens compétents, en vue de rechercher les causes de ces explosions variées et de déterminer les responsabilités aboutissent aux conclusions les plus rassurantes.

A Toulon, notamment, il y a eu mal-donne : c'est la poudrerie de Saint-Péters-bourg qui devait sauter ; mais les fonctionnaires russes ayant déjoué l'attentat, dont ils avaient été menacés par un avis préalable, les continuateurs de Ravachol ont dû se rabattre sur les cheminées d'aé-ration de la poudrière de Lagoubran, où ils sont entrés comme dans de la margarine.

La réussite de leur acte de propagande et la violence du cataclysme qu'ils ont provoqué, prouvent, du moins, en faveur des qualités balistiques de nos munitions de guerre — sinon de la surveillance dont elles sont l'objet.

A Bourges, ce sont des obus qui se sont mis à éclater spontanément et patriotiquement, de dépit de n'avoir pas été utilisés contre les Anglais, lors du conflit de Faschoda.

Quant à l'expérience explosive, si bien réussie, au Laboratoire des Poudres et Salpêtres, les savants ingénieurs qui en sont les auteurs ont simplement voulu prouver que s'ils n'avaient pas inventé la poudre, ils savaient aussi bien s'en servir que les pyrotechniciens toulonnais et ber-richons.

FRANC-SILLON.

CIRQUE RANCY

Tous les soirs à 8 heures et demie, jeu-dis et dimanches à 3 heures, représenta-tions équestres variées. — Nombreuses at-tractions. — Toutes les représentations sont terminées par *la Belle et la Bête*. panto-mime féérique en 3 parties, 7 tableaux et 2 grands ballets : papillons et oiseaux, grand divertissement et grande pavana par tout le personnel. — Grand succès : *Le Pa-lais des Saphirs* (tableau féérique tout en bleu et en saphir). — Superbe apothéose. — A l'occasion des fêtes de Pâques, du diman-che 2 au jeudi 6 avril, deux représentations chaque jour, à 3 heures et à 8 h. 1/2, tou-tes terminées, matinées et soirées, par *La Belle et la Bête*. — Dimanche 16, dernière représentation de *La Belle et la Bête*. — Lundi 17 avril, clôture de la saison.

ELDORADO

33, cours Gambetta, 33

Tous les soirs la grande revue locale : *Ça vaut !*

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 h.

Au programme : L'Indienne Yumata-Tiéro. — Miss Adda Thomson. — Le comique Raiter.

SCALA-BOUFFES

Dimanche et lundi de Pâques : grand spec-tacle. — Mardi, 1^{re} représentation de *Cy-raunez de Blairgerac*, parodie de *Cyrano*.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint-Antoine, 30

Tous les soirs *Guignol à la Cour de Rus-sie*, pièce à grand spectacle, en deux actes et 6 tableaux.

Dimanche, à 2 heures, matinée de famille.

Revue Financière Hebdomadaire

Après un assez bon début, des ventes de réalisations se sont produites de nouveau et la clôture se fait à peu près aux mêmes cours que la veille.

Nos rentes finissent : le 3 0/0 à 102,22 au lieu de 102 20 après 103, 30 au plus haut ; le 3 1/2 0/0 à 103,65 au lieu de 104,55 et l'amortissable à 101,35 au lieu de 101,15.

La Banque de France a baissé de 30 à 3925.

Nous retrouvons le Crédit Foncier à 755 sans changement ; le Crédit Lyonnais a passé de 897 à 898 ; le Comptoir National d'Escompte de 605 à 607 ; la Société gé-nérale cote 581.

La Banque spéciale des valeurs Indus-trielles se négocie à 227.

Le Suez en nouvelle hausse de 1 fr. cote 3747.

Parmi les Chemins de fer français, le Lyon s'inscrit à 1949, le Nord à 2135 et l'Orléans à 1853.

L'Extérieure très ferme et très demandée s'avance à 60,40 en hausse de 50 centimes, l'Italien clôture à 94,70 le Turc 20/0 à 22,90, la Banque Ottomane à 567, le Portugais vaut 27,45, le Russe 30/0 1891 93,90, le 3 1/2 0/0 1894 100,05.

Au comptant, les actions des Chemins de fer Toulouse à Boulogne-sur-Gesse se trai-tent à 484.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

Violet
Parfumeur PARIS
3^e, B^e des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

LE FLORIGENE

ENGRAIS CHIMIQUE SOLUBLE

Pour la culture des Fleurs et des Plantes d'appartements

PRIX DES BOITES, avec le Mode d'emploi : 1 fr. et 1 fr. 75

DÉPOT GÉNÉRAL : PETITS DOCKS DU COMMERCE, 2, rue Co-fort. — LYON

Typographie et Lithographie J. GALLET rue de la Poulallerie, 2, Lyon